363. Londres, Samedi 9 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Ambition politique, Diplomatie, Enfants (Guizot), Politique (France), Politique (Internationale), Santé (enfant Benckendorff)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

370. Paris, Lundi 11 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-05-09
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitVotre question m'a fait sourire. Non, je ne vous prie pas de ne pas venir. Du reste, je vous ai répondu hier. Vous avez mille fois raison ce serait nous, vous et moi, qui serions des sots si nous écoutions les sots.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 420/116

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/345?context=pdf

Information générales

LangueFrançais
Cote1006, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
363. Londres, Samedi 9 mai 1840
midi
Votre question m'a fait sourire. Non, je ne vous prie pas de ne pas venir. Du reste, je vous ai répondu hier. Vous avez mille fois raison ; ce serait nous, vous et moi, qui serions des sots si nous écoutions les sots. Votre reponse à Lady Palmerston est excellente. Pourquoi en avez-vous donc coupé la fin ? Quel secret y avait-il là ? Je suis curieux.
Je vous attends comme je vous attendais. J'aime votre phrase : "Envoyez regarder à Blackheath." J'y enverrai après-demain, malgré ce que je vous disais hier. Alexandre va très bien. Je suppose qu'il ne tardera pas à partir. Bien des fois, depuis trois jours, j'ai pensé que ce serait vous peut- être qui partiriez pour venir le voir, et que lundi, mardi... Qui sait?
Si vous n'êtes pas partie, on ira vous montrer encore quelque chose. Votre jugement m'importe et votre approbation me charme. Du reste Kielmanseggo se trompe. J'ai lieu de croire que la proposition Rémilly tombera dans l'eau et avec elle toute chance de dissolution. J'en serai fort aise. Je ne fais nul cas de la politique pessimiste. Je suis prêt à accepter quand elles viendront, toutes les chances de ma destinée ; mais je n'en suis pas préssé.
J'ai reçu d'Henriette, sur l'abandon de leur voyage ici, une lettre d'une tendresse charmante, et aussi pieuse que tendre. Elle a le caractère fort tourné à la piété avec un petit esprit, fort indépendant, et même un peu entier, elle aime à regarder en haut et à respecter. Elles partiront pour le Val Richer le 20 mai. On m'écrit que la Normandie est charmante ; un immmense verger en fleurs. Les champs sont couverts de pommiers.
Vous vous êtes donc décidée à vendre vos diamants. Vous ne me l'aviez pas dit. Que de choses on ne se dit pas en s'écrivant tous les jours !

3 heures
J'ai été interrompu par Alava et M. de Pollon. Je crois que je suis assez bien dans la petite diplomatie. Vous me le direz quand vous aurez passé quinze jours ici., Ma porte leur est toujours ouverte ; ma table souvent. Ils ont l'air de trouver que je fais honneur au corps.
Ils s'ennuyent beaucoup. Le départ de Mad. de Blome leur a été une de leurs ressources. Elle restait chez elle presque tous les soirs. On m'a amené hier un petit secrétaire de Suède, un baron de Manderstrome, qui a de l'esprit. Il a beaucoup vécu chez vous et vous connait bien. On dit qu'à la place de l'affaire de Naples qui s'arrange, Lord Palmerston va avoir une petite affaire avec le Portugal. Il s'agit d'une réclamation de quelques 350 000 livres Sterling
qu'on demande au Portugal et qu'il voudrait bien ne pas payer. Le Maréchal Bérerford y est compris pour 85 000 livres, et le duc de Wellington pour 17 000. Si le Portugal ne consent pas dans quinze jours, on parle de mesures coërcitives, comme l'occupation de quelque colonie, Goa ou d'une des Açores, ou l'une des Îles

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/345?context=pdf

du Cap Vert. Ce sont les bruits de la petite diplomatie. Il ne faut pas. Le général Cordova est mourant à Lisbonne. Il était sur le point de partir pour se rendre en France.
Adieu. Je cherche si j'ai encore quelque chose à vous dire avant de me mettre à je ne sais combien de petites affaires qu'il faut que je règle aujourd'hui. J'ai beaucoup de petites affaires. Quel ennui d'être seul. Il est double ; le vide et le tracas. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 363. Londres, Samedi 9 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-09.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/345

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 9 mai 1840
Heuremidi
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

...coup de
...Seul! Il est

368

Londres Samedi 9 mai 1840 2006
midi

Votre question m'a fait sourire. Non, je ne vous prie pas de ne pas venir. Du reste, je vous ai répondu hier. Vous avez mille fois raison, ce serait nous, vous et moi, qui serions des sots si nous écartions les sots. Votre réponse à Lady Palmerston est excellente. Pourquoi en avez vous donc coupé la fin? Quel secret y avait-il là? Je suis curieux.

Je vous attends comme je vous attendois. J'aime votre phrase : « Envoyez regarder à Blackheath » J'y enverrai après demain, malgré ce que je vous disois hier.

Alexander va très bien. Je suppose qu'il ne tardera pas à partir. Bien des fois, depuis trois jours, j'ai pensé que ce serait vous peut-être qui partiriez pour venir le voir, et que lundi, mardi.... Qui sait?

Si vous n'êtes pas partie, on ira vous montrer encore quelque chose. Votre jugement m'importe et votre approbation me charme. Du reste Kielmansegge le trompe. J'ai lieu

de croire que la proposition Rémilly tombera dans l'eau, et avec elle toute chance de dissolution. J'en serai fort aise. Je ne fais nul cas de la politique pessimiste. Je suis prêt à accepter quand elles viendront, toutes les chances de ma destinée ; mais je n'en suis pas pressé.

J'ai reçu d'Henriette, sur l'abandon de leur voyage ici, une lettre d'une tendresse charmante, et aussi pieuse que tendre. Elle a le caractère fort tourné à la piété. Avec un petit esprit fort indépendant et même un peu entier, elle aime à regarder en haut et à respecter. Elles partiront pour le Val Richer le 20 mai. On m'écrit que la Normandie est charmante ; un immense verger en fleurs. Les champs sont couverts de pommiers.

Vous vous êtes donc décidé à vendre vos diamants. Vous ne me l'aviez pas dit. Que de choses on ne se dit pas en s'écrivant tous les jours !

3 heures

J'ai été interrompu par Alava et M. de Pollon. Je crois que je suis assez bien dans la petite diplomatie. Vous me le direz quand vous aurez passé quinze jours ici. Ma porte leur est toujours ouverte ; ma table souvent. Il

[illegible]

...illy tombera
...ne de dissolution
...l cas de la
...ret à accepter
...hance de ma
...ffé.
...abandon de
...fondeur charmante
...le caractère
...petit esprit
...en entier, elle
...respecter. Elle
...le 20 mai. On
...charmante ;
...les champs

...à vendre vos
...pas dit. Sur
...l'écrivant tous

...et M. de Pellon.
...ans la petite
...quand vous
...ma porte leur
...souvent. Il

ont l'air de trouver que je fais honneur au corps. Ils s'amusent beaucoup. Le départ de Mad.e de Blome leur a été une de leurs ressources. Elle restait chez elle presque tous les soirs. On m'a amené hier un petit secrétaire de Suède, un baron de Manderstrome, qui a de l'esprit. Il a beaucoup vécu chez vous et vous connoît bien.

On dit qu'à la place de l'affaire de Naples qui s'arrange lord P. va avoir une petite affaire avec le Portugal. Il s'agit d'une réclamation de quelques 350 000 livres sterling qu'on demande au Portugal et qu'il voudroit bien ne pas payer. Le maréchal Beresford y est compris pour 85,000 livres, et le duc de Wellington pour 17,000. Si le Portugal ne consent pas dans quinze jours, on parle de mesures coërcitives, comme l'occupation de quelque colonie, Goa, ou sur les Açores ou l'une des îles du Cap Vert. Ce sont les bruits de la petite diplomatie. Il ne faut pas être petit.

Le général Cordova est mourant à Lisbonne. Il était sur le point de partir pour se rendre en France.

Adieu. Je cherche si j'ai encore quelque chose à vous dire avant de me mettre à je ne sais combien de petites affaires qu'il faut

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/345?context=pdf

que je règle aujourd'hui. J'ai beaucoup de petites affaires. Quel ennui d'être seul! Il est double, le vide et le tracas.

Adieu. Adieu.

Soumise. Non
venir. Du
avez mille f
et moi, qui
les Sots. Votre
excellente. Pou
la fin? Quel
terrieux.

Je vous
J'aime votre
Blackheath
le que je vous

Alexandre
ne tardera p
trois jours. J'a
être qui partir
lundi, mardi

Si vous n
rencontrer encore
m'importe et
Du reste Kiel

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/345?context=pdf